

## 87. — LES ENFANTS AVEC L'ÉTOILE D'OR AU FRONT

Un père vivait seul avec sa fille, elle était sans mère, mais il ne voulait pas se remarier. C'était un marchand; comme il devait s'absenter souvent, alors, il a fini par se remarier, mais seulement pour sa fille; il l'a dit à sa seconde femme, qui a accepté.

Un beau jour, il part pour le continent; la femme se plaint que son mari aime mieux sa fille qu'elle. Elle va trouver des bohémiens, et se dit :

— Je vais lui faire croire qu'elle a été volée.

Elle leur donne de l'argent, pour qu'ils la prennent. Les bohémiens prennent la petite, et l'emmenent, enveloppée dans un drap. Le père, bien-tôt, envoie une dépêche disant qu'il rentrait. La belle-mère, seule, va le trouver au bateau. Il s'étonne de ne pas voir la petite :

— Viens à la maison, je vais te dire pourquoi ?

— Mais où est-elle ?

— Viens, je t'expliquerai...

Les bohémiens l'ont prise, ils l'ont même emmenée enveloppée dans ses draps, à minuit.

Son mari a dit :

— Moi, je me suis marié pour ma fille, alors je ne veux plus de toi, je m'en vais !

La petite fille, elle, était malheureuse, battue par le patron des bohémiens, qui était un ivrogne. Enfin, elle a grandi. Un jour, le roi passe en calèche et tombe amoureux d'elle. Mais un des bohémiens la convoitait et voulait la prendre par force. Le roi, voyant cela, lui dit :

— Laisse-la tranquille.

Elle rayonnait de beauté.

Le roi finit par l'emmener dans sa calèche. Il dit à sa mère :

— Je veux l'épouser.

Sa mère accepte. Il l'épouse; elle devient enceinte. Arrive la guerre : le roi s'en va, confiant sa femme à sa mère.

— Va, mon fils, ta femme sera notre consolation.

Il part à la guerre. Sa femme a deux jumeaux, garçon et fille.

La *madrigna* (marâtre) a appris que la petite n'était pas morte, et qu'elle avait même épousé un roi. Elle installe un « bar » sur une route où passaient les soldats du roi, qui venaient boire là. Or il y avait un homme qui portait les lettres au roi; il passe dans ce bar, elle l'enivre, et il tombe endormi; elle enlève la lettre adressée au roi, en met une autre à sa place, lui disant que sa femme avait mis au monde deux chiens, et que d'ailleurs c'était une truie qui se donnait à tout le monde, et qu'il fallait la tuer.

Le roi répond (à sa mère) :

— Cela ne fait rien, gardez-la, attendez que je revienne.

Lorsque le roi a répondu, la marâtre a encore saoulé l'ordonnance, lui a pris la lettre du roi, et en a mis une autre à la place, disant qu'il fallait les envoyer au diable, les chiens comme leur mère ! « Si tu ne les renvoie pas, disant la lettre à la mère du roi, je ne reviendrai jamais plus »

La mère du roi, quand elle a lu cette lettre, elle a dit :

— Comment va-t-on faire ? Et de si beaux enfants, garçon et fille, tous les deux avec une étoile d'or au front ! On va laisser un linge avec du sang, pour faire croire qu'on les a tués.

On a coupé les mains à la jeune femme, et on l'a renvoyée. Elle part avec ses deux petits; elle mangeait comme elle pouvait, en attrapant les choses avec sa bouche. Un jeune homme lui dit :

— Pourquoi mangez-vous comme ça ?

— Je n'ai pas de mains !

Par la suite, la Madonna lui a rendu ses mains...

La jeune femme était contente. Elle marche, marche, et arrive à un grand palais plein de fleurs, tout illuminé. C'était un couvent. Les sœurs la reçoivent comme si elle était la maîtresse de l'hôpital. Elle était là, très bien, avec ses enfants.

Le roi, lui, ayant gagné la guerre, revient, et demande à voir sa femme. Sa mère lui montre ses lettres. Il avait les lettres qu'il avait reçues : il a compris que c'étaient des fausses lettres.

Ils s'arrachent les cheveux tous les deux. Le roi met en prison l'ordonnance à qui étaient confiées les lettres, et part à cheval à la recherche de sa femme. Il arrive devant un palais, dans le maquis. Il sonne à la porte. Une sœur lui ouvre. Il demande à loger.

— Oui.

Elle le fait entrer, et voit que c'est quelqu'un de royal. On lui sert à manger.

Le lendemain, il veut payer.

— Vous ne nous devez rien !

Il veut au moins remercier le personnel; on lui présente tout le monde. Il voit sa femme et la reconnaît.

Alors, tous les deux partent à cheval, et rentrent au palais royal. On fait une grande fête en leur honneur.

Après, le roi a voulu savoir qui avait voulu la mort de sa femme. On demande au soldat (porteur des lettres) où il s'arrêtait quand il portait les lettres du roi. On a compris que c'était la marâtre qui interceptait les lettres pour nuire à sa belle-fille, après l'avoir donnée aux bohémiens ! On l'a brûlée vive, et le soldat a eu vingt ans de galères.

Plus tard, un jour qu'ils étaient au jardin, les enfants voient un vieux assis sur un banc.

— On dirait ma fille quand elle était petite ! dit le vieux en voyant la petite fille.

La mère arrive; son père la reconnaît !

Le vieux ramène sa fille chez lui, lui fait voir ses jouets, le portrait de sa mère, lui raconte le passé.

Elle se souvient alors, et le reconnaît pour son père; et puis elle le ramène au palais royal.

Traduction du conte enregistré en octobre 1955 par M<sup>me</sup> Pinasco, environ 55 ans, à Lupino, près de Bastia.

## 88. — LES DEUX MULETIERS (OU LE PARI)

Une fois, il y avait deux frères, qui étaient deux muletiers, deux muletiers qui vivaient « sur » (de) leurs mules : ils transportaient du sable, du gravier, enfin ce qu'ils trouvaient pour travailler.

Et un jour qu'ils marchaient (ils allaient de concert), ils n'avaient pas de travail, l'un dit à l'autre :

— Tu sais :

*A chi travaglia, Dio onora*

*A ch(i) un travaglia va a malore*